
DISCOURS D'OUVERTURE

Sur l'établissement de l'ACADÉMIE CELTIQUE,
les objets de ses recherches et le plan de
ses travaux ;

Lu à la première assemblée générale de cette Académie ;
le 9 germinal an XIII , par le Secrétaire perpétuel.

MESSIEURS,

EN vous réunissant à nous pour partager nos travaux , vous comblez les vœux de la patrie et les nôtres ; vous assurez les destinées de l'*Académie Celtique*. Permettez-moi, dans cette première assemblée générale , de vous les faire connoître , en vous indiquant le but de son institution , les objets de ses recherches et le plan de ses travaux ; après vous avoir rendu compte de ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour son établissement. C'est sans doute le premier besoin que vous éprouvez , les premières questions que vous nous faites intérieurement en entrant dans cette enceinte. Je vais donc tâcher de vous satisfaire sur ces deux points ; ce qui divise naturellement ce discours en deux parties. La pre-

mière ne sera qu'une notice historique rapide et peu brillante de l'établissement de l'Académie ; et je vous prie de ne la considérer que comme une explication donnée en famille. La seconde vous développera le vaste plan des recherches et des travaux importans que nous nous sommes proposés dans son établissement.

De l'établissement de l'Académie Celtique.

IL y a déjà neuf mois que le projet de l'*Académie Celtique* a été conçu et communiqué par l'un de nous à deux membres distingués de cette Société, qui faisoient comme lui, depuis long-temps, une étude favorite des antiquités nationales et de tous les monumens des Celtes, des Gaulois et des Francs. Le besoin de collaborateurs dans ce champ qui n'a presque pas encore été défriché ; celui sur-tout de réunir et de faire converger en un point toutes les connoissances locales des langues, des monumens et des usages, pour les comparer et les expliquer ; d'interroger même la France entière sur l'état ancien des Gaules, lui avoit fait sentir, depuis dix ans qu'il devoit à La Tour-d'Auvergne la connoissance de la langue celtique, qu'une Société qui auroit un but aussi utile et aussi bien déterminé, seroit aussi profitable à ses recherches qu'à celles de tous les membres de cette Société, et à la Patrie, qui

en retireroit tous les fruits. Il communiqua donc son projet d'abord à M. Mangourit ; et quinze jours après , celui-ci l'ayant pressé de l'exécuter ; à M. Cambry , qui s'est chargé aussi-tôt de le réaliser. C'est donc à son zèle , Messieurs , à ses démarches auprès du Gouvernement , à la confiance que ses principes connus doivent inspirer , qu'on est surtout redevable de l'établissement de l'Académie Celtique. C'est lui qui en a fait la demande aux ministres de l'Intérieur et de la Police , qui en a obtenu la permission de nous réunir , et de publier tous les mois une livraison des Mémoires de l'Académie.

Après avoir reçu ces deux autorisations , et nous être réunis plusieurs fois chez M. Cambry , pour répondre à l'attente du Gouvernement , et réaliser les espérances que le projet seul de l'Académie Celtique lui faisoit concevoir , nous avons songé à nous procurer un local. Les Sociétés des Amis des Arts et Philotechnique ayant bien voulu partager avec nous celui que le Gouvernement leur avoit accordé au Louvre , nous nous y sommes réunis en plus grand nombre le 3 ventôse , sous la présidence du plus ancien d'âge , M. Lavallée. Aussi-tôt , pour régulariser nos assemblées et nous constituer en société , nous avons cru devoir procéder à la nomination d'un président , d'un secrétaire perpétuel et d'un secrétaire temporaire , par la voie ordinaire

du scrutin. La majorité absolue des suffrages s'étant déclarée en faveur de M. Cambry pour président ; de M. Eloi Johanneau pour secrétaire perpétuel ; et de M. Mangourit pour secrétaire temporaire , ils ont été proclamés par M. le président d'âge , qui a aussi-tôt cédé le fauteuil au président qui venoit d'être élu.

On a ensuite donné lecture d'un projet de règlement , qui avoit déjà été discuté dans des séances particulières ; il a été discuté de nouveau, article par article , et adopté à l'unanimité. Le 9 ventôse , l'Académie a tenu une nouvelle séance au Louvre ; le secrétaire a lu la rédaction définitive du règlement , et a donné communication de différentes lettres d'acceptation des membres de l'Académie qu'il avoit instruits de leur nomination. Toutes applaudissoient à nos travaux et à l'objet de nos recherches , et exprimoient le plus grand desir d'y concourir. On a continué , dans cette séance , de choisir des membres résidens qui pourroient concourir au but que se propose l'Académie , après s'être assuré toutefois de leur acceptation. On a aussi augmenté la liste des membres non résidens , et des associés correspondans. On a laissé cependant quelques places vacantes à dessein , afin de tenir une porte toujours ouverte à des talens utiles et essentiels aux recherches de l'Académie , qu'un oubli involontaire en auroit écartés. Nous avons eu

la satisfaction que les personnes les plus distinguées dans l'Etat et dans les Lettres, ont tenu à honneur et ont regardé comme un devoir sacré de concourir avec nous à l'illustration nationale. La liste des membres et des correspondans ne tardera pas au reste à être imprimée, et justifiera sans doute la bonne opinion que nous avons conçue, que la composition de l'Académie étoit un gage donné au Gouvernement et à la Patrie.

Le 17 ventôse, le Bureau, prévenu par des membres des deux Sociétés des Amis des Arts et Philotechnique, que le Gouvernement avoit donné un ordre général pour le premier germinal d'évacuer le Louvre, afin de travailler à le réparer, s'est assemblé de concert avec les Bureaux de ces deux Sociétés, pour choisir et louer en commun un nouveau local. Un membre de la Société des Amis des Arts ayant présenté le plan de celui où vous êtes réunis aujourd'hui, il a été arrêté entre les trois Sociétés de louer ce local à frais communs, et ce membre a été chargé des détails de la location, et de la translation des trois Sociétés. Il n'est pas tel que nous l'aurions désiré; mais pressés par les circonstances, déterminés et entraînés par les deux autres Sociétés, nous avons cru devoir provisoirement consentir à sa location, afin de ne pas interrompre les assemblées et les travaux de l'Académie, et dans l'espoir que nous pourrions par la suite en obtenir

un plus convenable du Gouvernement ¹. Nous ne doutons pas , Messieurs , que vous n'approuviez tout ce que nous avons fait. Le local est petit , et les destinées de l'Académie sont grandes ; mais quand nos travaux nous auront fait trop grands pour lui , semblables à cet illustre chancelier d'une reine généreuse et bienfaisante , nous en choisirons.

¹ Cet espoir vient de se réaliser, et l'Académie Celtique, depuis le 9 juin , tient ses séances au Musée des Monumens français , dans la belle salle de Louis XIV, au milieu des monumens même qu'elle se propose de décrire et d'expliquer. Voici le préambule du discours que M. Le Noir, administrateur de ce Musée et président de l'Académie Celtique, a prononcé à cette occasion à la première séance que l'Académie a tenue dans cette salle. La douce sensibilité qu'il respire , née de l'aspect même des lieux et des monumens, a passé de l'ame de l'auteur dans celle de tous les auditeurs , et a rendu cette séance aussi attendrissante que mémorable.

« MESSIEURS , a-t-il dit , en vous réunissant dans cette enceinte , j'ai l'avantage de vous placer au milieu des monumens dont une grande partie fait l'objet de vos recherches. Consacrant vos plus doux loisirs à les étudier , vous prenez dans ce Muséum l'attitude qui vous convient ; et l'Académie elle-même , en s'en rapprochant , n'en deviendra que plus auguste. Là , sont les autels druidiques érigés sous Tibère , sur lesquels les Parisiens faisoient fumer l'encens en l'honneur de leurs dieux. Ici est la statue d'Isis , consi-

un plus vaste. Plût à Dieu qu'en attendant, il soit pour nous la petite maison de Socrate ! *Utinam veris hanc amicis impleam !* auroit dit ce sage de l'antiquité.

Le 20 ventôse, l'Académie a tenu au Louvre sa troisième séance, réunie au nombre de vingt-cinq à trente membres. Après la lecture de la corres-

dérée par les Germains comme une jeune vierge, sous le nom de *Néhalennia* ; plus loin s'élèvent les images des premiers rois de France ; tandis que la statue de l'empereur Charlemagne, le glaive à la main, est ombragée d'un vieux chêne qui la couvre de ses rameaux. C'est ainsi, Messieurs, que rassemblés dans ce Muséum, votre véritable patrie, vous vous trouvez entourés des monumens de l'antique Gaule, de ceux du moyen âge, et de la France moderne.

« Votre président, Messieurs, a cru devoir consacrer cette séance mémorable, par la lecture d'un Mémoire qu'il soumet à vos lumières, sur l'*Elysée* des anciens, sur ce qu'on doit entendre par ce nom mystérieux et sacré, et par conséquent pourquoi il l'a donné à ce vaste jardin, qui fait partie du Musée des monumens français. C'est dans ce jardin, planté en forme d'*Elysée*, que reposent, dans des sarcophages posés sur le gazon, entourés de saules pleureurs, de cyprès, de myrtes et de roses, les mânes de quelques hommes illustres dans les lettres, dont il a recueilli les cendres. Oui, Messieurs, Molière, La Fontaine, Descartes, Boileau, Héloïse, Abélard, Mabillon, Montfaucon, sont au milieu de vous ! Supposez un instant que ces mânes illustres, comme dans l'*Elysée* des anciens, se

pondance et de plusieurs Mémoires intéressans, le président a prévenu la Société que le Bureau s'assembleroit le 25 pour préparer le nouveau local et fixer le jour de la première séance générale. Le 25 ventôse, le Bureau, réuni à quelques membres zélés, s'est donc assemblé, et a fixé le 9 germinal pour le jour d'ouverture de l'assemblée générale, pour laquelle il a été arrêté qu'il seroit fait un appel

voient, s'entendent et jouissent d'une félicité inaltérable; laissez un instant votre imagination se prêter à cette douce illusion. Ne voyez-vous pas déjà ces ombres immortelles, ranimées à votre approche, sortir de leurs tombeaux pour venir siéger avec vous? Ne les voyez-vous pas déjà errer autour de vous, prendre part à vos recherches, et applaudir à vos travaux, qui, comme les leurs, n'ont pour but que la gloire nationale?

« Pour moi, témoin journalier des justes hommages rendus à la mémoire de ces grands hommes par les nationaux et les étrangers qui viennent visiter ce Muséum; pour moi qui ai eu l'avantage d'être appelé à disposer dans des limites trop bornées, une place trop étroite pour ces génies qui remplissent l'univers de leur célébrité et de leur gloire, je me fais honneur d'avouer que j'éprouve une émotion douce et toujours nouvelle toutes les fois que je porte mes pas dans cette auguste enceinte; et que la récompense la plus chère à mon cœur, seroit de faire passer dans vos ames, toutes les fois que vous visiterez ce temple, la même émotion, le même saint respect dont, en le formant, j'ai été pénétré pour les lumières, les talens et la vertu ».

à tous les membres qui n'avoient pas encore été convoqués. Pressé de faire face aux dépenses urgentes de la Société, le Bureau a cru devoir ensuite nommer pour trésorier, sous la clause de faire ratifier sa nomination par l'Académie, M. Le Breton, bibliothécaire de la Cour de Cassation. Ainsi il vous reste, Messieurs, pour terminer notre organisation, à prononcer aujourd'hui sur la nomination du trésorier, à procéder à l'élection de trois secrétaires temporaires et d'un archiviste, et à compléter la liste des membres de l'Académie. Je vais maintenant vous exposer le but qu'elle se propose, et vous développer le vaste plan de ses travaux et de ses recherches.

*Des objets des recherches, et du plan des travaux de
l'Académie Celtique.*

L'ORACLE presque infallible de la géographie ancienne, l'immortel d'Anville, craignant qu'on ne lui reprochât d'avoir donné par préférence son application à tout autre pays qu'à celui auquel il devoit le plus d'attachement, s'exprime ainsi dans la préface de sa notice de l'ancienne Gaule : « J'ai regardé, dit-il, comme un devoir que j'avois à remplir, de travailler sur la Gaule dans tout ce qu'elle embrasse d'étendue. Un historien célèbre de l'antiquité (Trogue - Pompée), après avoir

recueilli les faits des nations étrangères, revient comme d'un long voyage dans le lieu de sa demeure, *velut post longam peregrinationem domum revertitur*. Il se croiroit, dit-il, coupable d'ingratitude envers sa patrie, s'il ne faisoit pas pour elle ce qu'il a fait pour tous les autres peuples : *Ingrati civis officium existimans, si cum omnium gentium res gestas illustraverit, de solâ tantum patriâ taceat* ». Un autre excellent citoyen qui a consacré sa vie à combattre pour sa patrie, et tous ses loisirs à en éclaircir les origines dans ces dernières années, l'illustre La Tour-d'Auvergne avoit pris pour épigraphe de ses *Origines Gauloises*, cette belle pensée de Végèce : « Le souvenir des actions de valeur ne dure qu'un temps, celui des écrits pour la patrie est éternel ». *Unius ætatis sunt res quæ fortiter fiunt; quæ verò pro patriâ scribuntur æternæ sunt.*

Ces témoignages, Messieurs, en nous rappelant nos devoirs envers notre patrie, nous font sentir la nécessité de l'Académie Celtique. Jusqu'ici nos académies et nos écoles n'ont retenti que des Grecs et des Romains; jusqu'ici on ne s'est guère occupé que des langues et des antiquités de ces deux peuples; et l'on peut dire de nous ce que Juvénal disoit des Romains de son temps : *omnia græcè* ! Il est temps enfin de songer à la langue

et aux antiquités des peuples non moins célèbres dont nous descendons, du sol heureux et du vaste empire que nous habitons. Il est honteux, en effet, d'être dans sa patrie comme dans un pays inconnu, et d'être étranger à tout ce qui la concerne. *Turpe est in patriâ peregrinari*, dit Alde Manuce, et *in iis rebus quæ ad patriam pertinent hospitem esse.*

Quoi ! il existe à Londres une société de voyageurs africains, une de voyageurs athéniens, une autre d'orientalistes, et à Calcuta une société des recherches asiatiques, pour faire des découvertes dans l'histoire, les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie, et nous n'aurions pas en France une société d'antiquaires et de voyageurs français ! Quoi ! la Grèce a son Pausanias, l'Angleterre a son Camden, la Suède a son Dalberg ; et la France n'auroit pas de nouveaux Pausanias, de nouveaux Camden ! C'est certes un défaut de notre ancienne éducation publique, et c'est un reproche à faire à l'ancien Gouvernement, de n'avoir pas dirigé jusqu'ici les esprits vers l'étude des antiquités nationales, préférablement aux antiquités étrangères, qu'on ne devoit étudier que pour les comparer et les rapporter aux premières, afin d'expliquer celles-ci par celles-là. Rien n'est plus propre à faire chérir le Gouvernement actuel, que de bien connoître les Gouvernemens anciens de notre Patrie, et par-là à faire chérir la Patrie elle-même,

à la préférer à toute autre , et à sacrifier à son illustration et à sa gloire tous ses moyens et toute son existence. Peut-il y avoir rien de plus intéressant pour des Français , que l'histoire ancienne du pays que nous habitons ? « Les souvenirs des Grecs et des Romains dont nous avons rempli notre littérature , dit un auteur moderne , ne vont pas au cœur comme les antiquités qu'on a voulu flétrir du nom de gothiques ». De plus , « La littérature grecque et latine , disoit déjà il y a près d'un siècle le savant Astruc dans ses curieux Mémoires de Languedoc , est presque épuisée , et il y a déjà long-temps qu'on ne fait plus qu'y glaner. Il est temps de se tourner vers la littérature celtique , et de travailler enfin à l'éclaircir ».

Les peuples voisins , et sur-tout les Anglais , nos rivaux de gloire et de puissance , ont bien senti le besoin et l'importance de consacrer une société particulière à l'étude des antiquités nationales. Il y a déjà un demi-siècle qu'il se forma à Londres une société d'antiquaires , qui a pour principal objet de ses recherches , les antiquités et l'histoire britanniques. Elle obtint du Gouvernement une charte semblable à celle de la Société royale , et le roi s'en déclara le fondateur et le protecteur. Cette Société , encouragée par la protection puissante du Gouvernement , a répondu à son attente et à ses espérances , en publiant des Mémoires intéressans ,

dont il a déjà paru , depuis 1770 , douze ou treize volumes *in-4°* , sous le titre d'*Archæologia Britannica*.

En 1780 , il se forma à Edimbourg une autre Société d'antiquaires , à l'instar de celle de Londres , elle obtint aussi une charte royale , et le Roi s'en déclara encore protecteur. Le premier volume de ses Mémoires a paru en 1792 , format *in-8°* . Son but est de travailler à la recherche et à la conservation de la langue , de la poésie , de la musique et des monumens du haut pays , c'est-à-dire des montagnes de l'Écosse ; car c'est toujours dans les montagnes et aux extrémités des continents , que se réfugie et se conserve le plus long-temps la liberté , et avec la liberté , la langue , les traditions , les usages et les monumens des peuples anciens. Pour me borner ici à l'occident et au nord de l'Europe , j'en citerai pour exemples et pour preuves , ces mêmes Highlanders , c'est-à-dire ces habitans du haut pays où des montagnes du nord-ouest de l'Écosse , les Gallois , les Irlandais , les Islandais , les Finnois , les Lapons , les Bretons et les Basques. Tous ces peuples occupoient jadis des pays plus étendus au sud , d'où ils ont été chassés et relégués au nord , dans les montagnes qu'ils habitent aujourd'hui.

Depuis 1726 , il existe à Cortone une Académie étrusque pour les antiquités de l'Etrurie. Tout récemment encore , il vient de se former à Flo-

rence une Société qui a aussi pour objet de ses travaux , l'histoire ancienne de sa Patrie , les antiquités italiques. Elle a déjà publié un volume sur l'origine et la civilisation des premiers habitans de l'Italie , qu'elle regarde comme Celtes , et dont elle a par conséquent cherché à éclairer le berceau par la langue de l'armorique, dialecte du celtique. Enfin il existe à Copenhague une Société royale de l'histoire et des langues du nord ; à Stockholm une Société littéraire scandinave pour la réunion littéraire des royaumes du nord , laquelle publie un journal littéraire ; et il y a à peine un an qu'il s'est formé auprès de l'université impériale de Moscou , une Société pour la recherche et la publication des antiquités et de l'histoire de Russie. Les membres ont été pris parmi les professeurs de l'université ; la Société s'occupe de rechercher les anciens manuscrits historiques qui se trouvent dans les bibliothèques , de les enrichir de notes et de les faire imprimer.

Après des exemples aussi récents et aussi illustres , quel est l'homme assez ennemi de la gloire de sa Patrie , qui pourroit contester l'utilité de l'Académie Celtique ? Quoi ! il y a à peine un siècle que la Russie est sortie de la barbarie , et elle s'occupe déjà de revenir sur les temps anciens de son histoire , et de rechercher ses origines ! et nous , célèbres depuis si long-temps dans l'univers sous les noms

de Français, de Francs, de Gaulois et de Celtes; nous pourrions négliger les nôtres après tant de siècles de puissance, de prospérité, de gloire et de lumières ! Non, il ne sera pas dit que la France, arrivée au plus haut point de splendeur et de puissance sous le Génie heureux et vaste qui préside à ses hautes destinées, et qui a fait et médite encore de si grandes choses, soit restée en arrière de son siècle. Si elle n'a pas donné l'exemple aux autres peuples de l'Europe dans la recherche des antiquités nationales, elle doit au moins se hâter de le suivre et d'intervenir dans cet héritage de gloire, dans lequel, comme fille aînée de la Celtique¹, elle doit avoir la plus belle et la plus grande part. Ses titres sont impérissables, mais c'est à elle à les faire valoir elle-même ; car chaque peuple n'est que trop porté, si on le laisse faire, à jouer le rôle du lion de la fable. Presque tous les peuples de l'Europe sont les descendans des Celtes, presque tous sont les enfans de la Celtique : réunis de nouveau, ils forment presque tous, encore aujourd'hui, une seule et grande famille sous un même gouvernement fédératif. Ils doivent donc, sans préjugés nationaux, sans injustice ; sans mauvaise foi, discuter en famille les titres de leurs origines, et les monumens de leur berceau.

¹ Nom que les Grecs donnoient à toute l'Europe, selon Strabon et Diodore, v. 9.

Il en est des mensonges en histoire comme des systèmes en physique ; ils ne peuvent subsister long-temps , parce que la vérité est impérissable , et qu'elle est le domaine de tous les bons esprits dans lesquels elle germe et se féconde une fois qu'elle y est semée , semblable au bon grain jeté dans une bonne terre. Mais il est de l'intérêt de tous les peuples , qu'une nation , par des mensonges politiques , ne s'attribue pas au détriment des autres une gloire qui ne lui est pas due ; car la gloire des peuples entre aussi dans la balance de la politique des rois , si j'en juge au moins d'après les établissemens dont je viens de parler , et qui ont tous pour objet de retrouver les titres que chaque peuple peut avoir à l'estime et à la considération des autres peuples. Personne n'ignore qu'en effet il y a une réaction de gloire des peuples aux rois , et des rois aux peuples. Aussi , depuis quelques années sur-tout , par l'impulsion de quelques sages Gouvernemens , l'Europe entière semble sortir d'un long sommeil léthargique ; tous les esprits ont reçu une direction nouvelle vers toutes les idées grandes et libérales dont le nom même est dû au Génie puissant qui a le plus contribué à imprimer cette impulsion à son siècle ; tous cherchent avec ardeur des vérités nouvelles , et sur-tout à connoître et à expliquer les temps anciens par les temps modernes.

C'est sans doute pour seconder cette heureuse direction , qu'un Roi voisin , qu'un successeur du grand Frédéric a promis l'an passé , dans les gazettes allemandes , cent ducats de récompense à celui qui découvreroit les manuscrits des vers des Druides , des poèmes des anciens Bardes , recueillis par ordre de Charlemagne , et que l'on croit ensevelis dans la poussière de quelques bibliothèques. Cet encouragement donné à la recherche d'une des plus précieuses antiquités celtiques , est un grand exemple digne d'être imité par les autres Gouvernemens. C'est ainsi que Philostrate offroit des récompenses à qui lui apporteroit des fragmens d'Homère. Tous les historiens anciens , d'après Eginhart dans la vie de Charlemagne , chap. 29 , s'accordent en effet à dire que cet empereur fit un recueil de tous les vers des Druides , de tous les poèmes des Bardes , *dont il étoit resté quelque souvenir*, et qu'il en composa une histoire des antiquités celtiques et gauloises. D'un autre côté , César ; liv. vi de ses Commentaires , assure que les disciples des Druides apprenoient d'eux un grand nombre de vers , que plusieurs employoient même vingt ans à les apprendre , et qu'il n'étoit pas permis de les confier à l'écriture : *neque fas esse existimant ea litteris mandare*. L'existence de ces vers fameux est donc incontestable ; mais je pense qu'il est presque inutile de les chercher dans la pous-

sière de quelques couvens où ils n'existent plus ; et que nous les possédons , sans le savoir , dans nos anciennes chroniques , dans nos anciens romans de chevalerie , dans nos anciens contes de fées , dans nos proverbes enfin , que je suis persuadé avoir été écrits , comme les vers dorés de Pythagore ; les proverbes de Salomon , les poésies d'Orphée , l'Iliade et l'Odyssee d'Homère , l'Edda et Ossian , sous la dictée de la tradition , à la renaissance des lettres.

La preuve en est , que presque tous ces ouvrages étoient en vers dans les premières traductions qu'on en a faites , soit en latin , soit en langues vulgaires du temps , comme dans les langues originales ; que lorsqu'on commença à écrire l'histoire en Suède ; en Danemark , en Allemagne ; dans la Grande-Bretagne et en France , on recueillit avec soin les chansons des Bardes que tout le monde savoit par cœur ; que l'Edda en particulier a été recueilli par Snorro et Sturlesson , d'après ce qui en étoit resté dans leur mémoire et dans celle de leurs concitoyens ; que ce dernier , dans sa Chronique , et Saxon le grammairien , dans son Histoire , citent les Bardes à chaque page. Voilà donc pourquoi les premières annales de tous ces peuples , et de tous les peuples en général , sont remplies de tant de fables religieuses et allégoriques prises pour des faits historiques. On a donc tort de croire que la

religion chrétienne ait anéanti le druidisme, et que les vers des Druides et des Bardes qui contenoient leur mythologie et leurs annales, soient périés avec eux. On ne détruit pas ainsi le résultat de l'expérience, de l'observation, de l'étude et de la sagesse de tant de siècles, de tant de savans, de tant de grands poètes, les délices d'une grande nation; on ne détruit pas ainsi un nombre si prodigieux d'hymnes religieuses ou mythologiques, de chansons historiques ou guerrières, de romances amoureuses ou plaintives, qui intéressoient la religion et la gloire de tant de peuples, de tant de familles illustres, et qui étoient confiées à la mémoire de tant de millions d'hommes, qui avoient été obligés de les apprendre dans leur enfance par principe de religion ou d'éducation, comme aujourd'hui nous apprenons le *Pater*, le Catéchisme et la Bible. Les hommes et leurs monumens passent, l'espèce humaine reste, et transmet avec la vie aux individus, de générations en générations, le produit et le résultat des siècles passés.

Il doit donc rester encore des traces dans la mémoire des peuples, dans la tradition, de ce grand nombre de vers druidiques dont parle César. Il doit donc en subsister encore quelques fragmens dans ceux que se transmettent d'âge en âge les Bardes de l'Irlande, du pays de Galles et de l'Ecosse. Dans ces trois contrées, il y a encore nombre de

personnes , sur-tout parmi les vieillards , capables de répéter , du commencement à la fin , des poèmes assez longs pour occuper plusieurs soirées. Si une partie est oubliée par l'un , il y en a mille autres qui s'en souviennent. Par exemple , dans le pays de Galles , il y a encore plusieurs personnes en état de répéter le récit des actions fabuleuses du roi Arthur et de ses mille héros. C'est ainsi que les poèmes de Thaliessin , le chef des Bardes gallois , qui florissoit , dit-on , dans le cinquième siècle , mais que je crois bien plus ancien , ont été recueillis , et nous ont été transmis ; sans parler de plusieurs autres que j'ai déjà cités.

Cet usage , au reste , des Druides ne leur étoit pas particulier , c'étoit celui des pythagoriciens et des rhapsodes grecs ; c'étoit celui de tous les anciens législateurs et de tous les anciens peuples , chez qui la religion , la morale et l'histoire étoient en vers ; chez qui le titre de poète étoit synonyme de prophète ou d'historien inspiré. Vous savez , Messieurs , que les poésies d'Orphée , ce poète législateur , si ancien , qu'il appartient plutôt , ainsi que Pythagore , à la mythologie qu'à l'histoire , étoient courtes et en petit nombre ; que les Lycomides , famille athénienne , les savoient par cœur et les chantoient en célébrant leurs mystères ; que les Arnodes , dont le nom , ainsi que celui de Bardes , signifie chantres , récitoient ou plutôt chantoient les vers d'Homère

dans les festins et les assemblées , une branche de laurier à la main ; que les anciens pontifes romains ; ainsi que ceux d'aujourd'hui , ne vouloient pas que les mystères et les prières fussent dans une autre langue que la langue latine , et qu'ils exigeoient que le peuple les apprît par cœur. *Pontifices romani in nullâ aliâ linguâ quàm latinâ , mysteria precesque proponi , et ab idiotis memoriæ commendari voluerunt.*

Cet usage de mettre tout en vers et de confier tout à la mémoire chez les anciens , vient de l'ignorance de l'écriture à l'époque où il commença ; et de ce que les compositions en vers sont plus faciles à retenir que celles en prose , et plus difficiles à dénaturer et à altérer ; à cause de la mesure et de la rime ; ou de la mesure seule. De-là donc les ouvrages en vers , antérieurs à ceux en prose , sans pour cela que le langage des premiers soit antérieur à celui des seconds ; de-là les plus anciens monumens de la religion et de l'histoire en vers , tels que les vers dorés de Pythagore , les vers orphiques , les vers druidiques ; de-là les proverbes , dépôt de la sagesse et des connoissances des temps anciens , encore aujourd'hui en vers ou rimés chez tous les peuples. Cet usage constant est donc nécessité par la nature des choses , et doit décider , à mon avis , si les proverbes de Salomon , si les Pseaumes , si le Pentateuque , si les Prophéties , si le livre de Job , si la Bible toute entière

enfin , est en vers ou en prose. Il doit en être de la Bible comme de l'Iliade, de l'Odysée, et de tous les poèmes sacrés les plus anciens.

Avouons donc que les vers druidiques étoient aussi propres à tenir secrète la doctrine des Druides pour les profanes étrangers , qu'à en instruire les peuples, qu'à la conserver, et à la transmettre à la postérité la plus reculée. Combien de livres égyptiens, phéniciens, hébreux, chaldéens, persans, grecs, romains, n'aurions-nous pas, si les législateurs de ces peuples avoit institué chez eux, comme chez les Celtes, un corps de prêtres consacré à conserver pure, dans la mémoire des hommes, leur doctrine religieuse, et un collège de poètes nationaux destinés à chanter les dieux et les héros, et à transmettre d'âge en âge le souvenir de ces chants à la fois religieux et historiques ! La plupart des rouleaux de papyrus et de parchemin, des tablettes de bois, de pierres et de métal, ont été détruits par le temps ou la cupidité des hommes, et presque toutes les traditions druidiques, presque toutes les chroniques auriculaires et orales, malgré la destruction des Druides, des Bardes et du druidisme, se sont conservées jusqu'au huitième siècle en Allemagne, jusqu'au onzième dans la Scandinavie ; que dis-je, elles existent encore parmi nous, dans le peuple des campagnes. Mêlées avec d'autres traditions, d'autres doctrines plus modernes, on en berce

encore l'enfance , sans se douter de leur origine. Il est donc encore temps de les recueillir.

L'Académie royale des Sciences de Stockholm en étoit sans doute persuadée , quand elle proposa pour prix , l'an dernier , une *nomenclature exacte et complète de toutes les anciennes traditions islandaises relatives à l'histoire du nord de l'Europe* ; et cela me fait songer qu'une collection semblable des traditions celtiques relatives à notre mythologie et à notre histoire , devrait être aussi proposée pour un des premiers sujets de-prix par l'Académie Celtique.

Par une suite des mêmes principes et de l'estime que les bons esprits font des traditions , on vient d'imprimer à Vienne les *Traditions autrichiennes des anciens temps* , et un autre ouvrage du même genre , intitulé : *Contes populaires autrichiens*. Il vient aussi de paroître en Allemagne un ouvrage périodique de mythologie et d'antiquités celtiques , intitulé : *Almanach des Bardes* , ayant pour but de fixer l'attention sur les traditions , la poésie , la mythologie et les antiquités des anciens Germains , dont on a , y est-il dit , abandonné l'étude pour celle des Grecs et des Romains. Les éditeurs , aussi zélés pour l'étude des antiquités nationales , que la plupart des savans l'ont été jusqu'ici pour les antiquités étrangères de ces deux peuples , ont proposé en même temps un prix de vingt ducats

pour le meilleur poëme propre à rappeler et à conserver la mythologie germanique. Par une suite encore de ces mêmes principes et de cette même impulsion, on publie à Léipsick une *Mythologie scandinave*; on vient d'imprimer en Angleterre et en Ecosse les *Celtic Researches* sur la tradition et la langue des anciens Bretons, le *Museum des Bardes*, les *chants des anciens Bardes écossais*, l'*archéologie du pays de Galles*, le *Cambrian register*, de nouveaux dictionnaires gallois et gallois-gallois; &c. &c. A Dublin, le général Vallancey, qui a si bien mérité des antiquités celtiques, publie périodiquement, depuis vingt ans, des recherches sur les antiquités irlandaises, sous le titre de *Collectanea de rebus Hibernicis*.

Tous les éditeurs de ces ouvrages ont, à mon avis, bien mérité de tous ceux à qui la gloire de leurs ancêtres et de leur patrie est chère. On ne doit pas oublier que c'est à des traditions populaires trop généralement négligées ou méprisées, que nous devons; comme je viens de le dire, l'Edda et Ossian, Ossian dont le nom rappelle celui du grand Homme qui en fait ses délices, de ce vaste et puissant Génie dont nous pouvons dire avec Virgile :

Fanæ pars maxima nostræ (1).

C'est ainsi que le nom d'Homère rappelle celui

(1) Géorg. II. 40.

d'Achille et celui d'Alexandre , qui pleuroit de n'avoir pas un autre Homère pour chanter ses exploits. On doit à M. Macpherson la plus grande reconnaissance , et pour nous avoir donné cet Homère des Calédoniens , et pour avoir donné en même temps à son siècle la première impulsion vers la recherche des poésies et des traditions celtiques. Mais on a aussi à lui reprocher d'avoir lui-même , par vanité , donné lieu au doute qui s'est élevé sur l'authenticité des poésies d'Ossian , et d'avoir laissé soupçonner qu'il en étoit plutôt l'auteur que le traducteur.

Vous savez , Messieurs , que la Société des antiquaires d'Ecosse , et ayant elle le docteur Blair , en ont prouvé l'authenticité par des recherches et des dépositions juridiques ; que M. Macpherson a légué à cette Société les manuscrits mêmes , et des fonds pour les imprimer , et que M. Mackenzie , secrétaire perpétuel de cette illustre Société , prépare à Edimbourg une superbe édition des poésies d'Ossian , dans laquelle on trouvera le texte gallique , la traduction anglaise de Macpherson , avec une traduction latine interlinéaire et littérale. Vous savez aussi que depuis Macpherson on a recueilli plusieurs autres poésies galliques et galloises qu'on a traduites , et dont plusieurs ont été publiées même en gallique et en gallois par MM. Smith , Kennedy , Clarke , Macdonald , Hill , Jones et Owen. L'au-

l'authenticité des poésies de ce barde illustre, au moins pour la plus grande partie et pour le fonds, est donc incontestable. Elle est encore confirmée, à mon avis, par les noms propres des personnes et des lieux d'Ossian, qui s'expliquent très-bien par les dictionnaires galliques et irlandais antérieurs même à la traduction de Maepheron; parce que l'on retrouve dans l'histoire du Nord les héros d'Ossian avec mille détails semblables; enfin, par l'impression de l'original du septième livre du *Temora*, et de quelques autres poésies ossianiques.

On ne peut donc pas plus douter maintenant de l'authenticité des poésies (1) d'Ossian, que de celles de l'Iliade, de l'Odyssée, de l'Edda et même de la

(1) Depuis que ce discours est composé, le rapport fait à la Société écossaise sur l'authenticité des poésies d'Ossian, a paru en 1805; il a été rédigé par M. Mackenzie, secrétaire de la Société, sous la direction du comité que la Société avoit chargé de cet examen. On voit par ce rapport, que la Société, embarrassée de porter une décision dans ce procès singulier qui depuis quarante-cinq ans occupe toute l'Europe, a voulu ménager les deux partis; mais il est arrivé ce qui arrive toujours en pareil cas, qu'elle les a également mécontents. A peine son rapport a-t-il paru, que M. Laing l'a attaqué avec fureur, que *la revue d'Edimbourg* a adopté l'opinion de cet écossais, et en a rendu un compte avantageux. Cette dispute littéraire tient trop aux recherches de l'Académie Celtique, pour que je n'en rende

Bible ; et c'est cependant à la tradition seule qu'on doit les livres que je regarde comme les plus anciens

pas ici un compte succinct et abrégé. Je vais donc extraire le rapport de la Société et l'ouvrage de M. Laing ; je tâcherai de le faire avec l'impartialité d'un ami de la vérité.

Les commissaires commencent par raconter les circonstances qui amenèrent Macpherson à traduire et à publier d'abord des fragmens de poésies galliques , puis de longs poèmes entiers. Dans l'été de 1759, un certain M. Home pria Macpherson de traduire quelques fragmens galliques que celui-ci savoit par cœur. Ces fragmens ayant charmé M. Home et ses amis, ils engagèrent Macpherson à les publier. Il fit en effet imprimer en 1760, à Edimbourg, un petit volume de ces poésies. Une Société littéraire proposa ensuite à Macpherson une forte somme pour voyager dans les montagnes d'Ecosse, et y recueillir des poèmes plus considérables et plus complets, qu'il disoit y exister, et dont les morceaux qu'il avoit traduits n'étoient que des fragmens. Macpherson leur avoit parlé d'un poème épique qu'il espéroit recouvrer en entier. Il entreprit donc en 1760 son voyage littéraire, pendant lequel il rendit compte de tems en tems de ses découvertes à la Société qui en faisoit les frais, et à d'autres personnes qui s'y intéressoient vivement.

Il visita les lieux les plus isolés ; il passa quelque temps chez un M. Gallie son ami, à Badenoch, homme très-versé dans la langue gallique. *Macpherson*, dit le rapport, *n'y étoit pas lui-même très-habile*, quoiqu'il l'eût parlée dès l'enfance. M. Gallie et un autre écossais l'aiderent à confronter les différentes copies des poèmes qu'il avoit recueillis, lui expliquèrent les passages difficiles et les mots qui avoien

monumens de la religion primitive. Apprenons donc delà à consulter le peuple , dont toute la science

vieillis. M. Gallie et sa femme, qui vivent encore, ont certifié ces détails sur une lettre que la commission a fait imprimer. Macpherson, en sortant de chez M. Gallie, publia à Edimbourg le poëme de Fingal, et quelques fragmens formant un volume in-4^o. Ce volume est celui où l'on s'accorde à trouver le plus de choses authentiques. Dès qu'il parut, il fut, comme on sait, attaqué avec acharnement comme une belle et brillante production d'une heureuse fraude littéraire.

Blair, en 1763, joignit à la nouvelle édition des poésies d'Ossian, une dissertation pour en prouver l'authenticité. Le célèbre Hume, qu'il avoit prié de lui en dire son opinion, lui écrivit que presque personne à Londres n'y croyoit, et lui donna des avis pour s'en assurer. Johnson, l'éternel ennemi des Ecossais, attaqua l'existence de leur fameux Barde. En Ecosse et sur le continent, on attribua l'incrédulité des Anglais à un sentiment de haine nationale. « *Personne ne doute*, dit Hume dans sa lettre au docteur Blair, *que la tradition n'ait conservé un grand nombre de poésies galliques où les noms d'Ossian, de Fingal et d'Oscar reviennent souvent ; il s'agit de savoir si elles ressemblent à celles publiées par Macpherson* ». Hume lui conseille ensuite, pour recueillir les témoignages nécessaires, de s'adresser aux ecclésiastiques écossais qui entendent le gallic ; il veut que ceux-ci fassent venir des anciens Bardes, et les engagent à réciter leurs poésies ; qu'on suive leurs chants avec la traduction de Macpherson à la main, et qu'on note les passages d'Ossian qu'il a traduits.

Macpherson, qui avoit dédaigné de réfuter les accusa-

n'est que traditionnelle , dont les expressions même ne sont que des formules consacrées , puisqu'il est

tions de ses adversaires , légua , en mourant , une somme de 1000 liv. sterlings pour imprimer les poésies originales en langue gallique , qui devoient le justifier après sa mort. L'impression de ces originaux , toujours promise , ne se réalisant pas , il s'éleva de nouveaux doutes et de nouveaux incrédules. On prétend qu'ils seroient déjà imprimés , si M. Mackenzie , qui est chargé de les publier , n'y mettoit pas trop de lenteur et de scrupule. Il a publié cependant , depuis la mort de M. Macpherson , le commencement de *Carrickthura* en langue gallique , avec une version littérale de Macfarlane , et la traduction poétique de Macpherson. On promet incessamment la fin et le résultat de ses travaux.

La Société écossaise , ennuyée de ces délais , résolut , il y a huit ans , de faire elle-même des recherches sur l'authenticité des poésies d'Ossian. Elle nomma en conséquence une commission , dont le rapport a été publié en juillet 1805 , comme je l'ai dit plus haut.

Les commissaires de la Société ont suivi le mode d'information proposé par Hume ; ils ont même fait imprimer les principales réponses qui furent adressées dans le temps au docteur Blair ; mais ils ont eu de nouveaux obstacles à vaincre pour faire de nouvelles recherches. Les progrès de l'industrie avoient rendu moins générale que du temps de Macpherson et de Blair , la connoissance de la langue et des poésies ossianiques. Les vieillards seuls en possession de ces poésies , étoient si persuadés de leur authenticité , que les recherches qu'on faisoit à ce sujet leur paroisoient inutiles , et que le doute même les offensoit. On a cependant

prouvé et démontré par le fait et la raison , qu'il est et doit être le dépositaire fidèle des traditions

recueilli parmi eux plusieurs témoignages , et la Société a fait imprimer entr'autres , en anglais et en gallic , une déposition entière très-favorable , d'un montagnard qui ne sait que sa langue. Il assure qu'il existe des poésies ossianiques originales conservées par la tradition ; que ces poésies emploient des mots qui ne sont plus usités. Il défie les adversaires de Macpherson de produire des poésies supposées qui égalent celles qu'il a traduites. Les commissaires néanmoins conviennent qu'ils sont eux-mêmes très-embarrassés de décider la question. Voici la manière dont ils l'ont décidée , et en substance le jugement qu'ils ont prononcé :

« La commission ne possède aucun document qui puisse montrer quelles sont les pièces de la collection publiée par Macpherson qu'il a traduites avec exactitude. Les poèmes ou fragmens de poèmes qu'on a pu se procurer , offrent souvent des choses , et quelquefois même les propres auteurs (*ipsissima verba*), dont Macpherson s'est servi ; mais la commission n'a pu découvrir un seul poème qui pour le titre et le contenu s'accorde parfaitement avec ceux qu'il a publiés. Elle penche à croire que Macpherson a interpolé différens passages pour remplir des lacunes , qu'il en a supprimé d'autres , qu'il a changé tout ce qui lui sembloit trop simple ou grossier. Il est impossible à la commission de déterminer jusqu'à quel point il a usé de cette liberté. Il a eu dans ses recherches des avantages dont la commission a été privée ; il a pu consulter beaucoup de vieillards qui n'existent plus , obtenir plusieurs versions des mêmes poèmes , et les rassembler , confronter ensuite ces différens

antiques , et de toutes les connoissances des temps passés.

exemplaires , ces différentes éditions , rejeter de l'une tel passage qui lui paroissoit interpolé ou corrompu , et le remplir par un passage meilleur et plus authentique pris dans un autre. Par ce moyen , il a pu former un ensemble qu'on peut , avec justice , nommer original , et qui doit avoir beaucoup plus de beautés et moins de taches que tout ce qu'un homme ou même une société pourroit rassembler aujourd'hui.

» Macpherson publia lui-même un fragment original du poème de *Temora* ; ses exécuteurs testamentaires en ont donné un autre de *Fingal*. La commission croit appercevoir quelque différence entre le style de ces deux fragmens et celui de leurs traductions. Elle trouve plus de simplicité et d'originalité dans *Fingal* que dans l'autre poème. Lorsque Macpherson publia le premier , il est probable qu'il osa moins prendre sur lui que lorsqu'il donna *Temora*. En examinant le fragment original qui se trouve dans quelques éditions à la tête du septième livre de *Temora* , on y trouve des incorrections , des tournures modernes qui nè sont point dans le fragment gallique de *Fingal* que la commission publia ».

Ce rapport est appuyé de différentes pièces justificatives , et on y a joint trois échantillons gravés d'anciens manuscrits. Tel est le résultat des recherches faites depuis huit ans par les commissaires de la Société écossaise. D'après tous ces détails , je crois ne pas trop me hasarder , en disant ou que ces commissaires n'étoient pas juges compétens et capables , ou qu'ils ne se sont pas donné toutes les peines

C'est cependant cet usage religieux et politique de confier toutes les connoissances à la mémoire,

et tous les soins nécessaires pour décider avec pleine connoissance de cause dans la question qui leur étoit proposée ; ou qu'ils ont été trop foibles ; et qu'ils ont plus craint les adversaires de Macpherson que ses partisans ; parce qu'ils savent que ceux qui veulent le mal sont toujours plus actifs que ceux qui veulent le bien ; et je persiste dans mon opinion , de l'authenticité des poésies ossianiques , au moins pour la plus grande partie et pour le fonds des sujets et des idées , jusqu'à ce que des recherches plus exactes m'aient démontré que je me suis trompé. Voici maintenant , en abrégé , les reproches que les adversaires de Macpherson lui font avec un acharnement et une passion qui doit en diminuer beaucoup la force aux yeux de tout homme impartial.

« Il paroît que le poème de *Fingal* , disent-ils , a été composé par Macpherson , d'après une romance de cinquante couplets de quatre vers chacun , dont il a fait six livres, L'esquisse de son ouvrage existe en original ; mais on ne trouve dans aucun poème gallique ni la bataille qui précède , entre Cachullin et Suaran , ni les autres détails. Il y a cependant quelques morceaux que le traducteur a pris dans d'autres romances originales. Tels sont la description du *Char de Cachullin* , le *Chant de guerre d'Ullin* , le *Mariage d'Ossian* et la *Tragédie de la Pucelle* , poème gallique assez connu , qui sert de fondement à l'épisode de *Fainasolis*. Ce sont autant de pièces détachées , mais qui n'en sont pas moins de véritables productions de la muse celtique.

» La *Bataille de Cora* a aussi une base authentique ,

joint à celui de toutes les religions primitives de ne point sculpter , graver ni peindre d'image , selon

l'ancien poëme d'*Erragon*. Macpherson rapporte les événemens avec assez de fidélité ; mais on ne peut être plus infidèle pour le style , on n'a pu découvrir aucune source authentique à laquelle on pût reporter les poëmes contenus dans le second volume de Macpherson. *Temora* lui appartient en entier , à l'exception de la *Mort d'Oscar*. Tout ce qu'on a trouvé de poésies originales se rapporte à la première édition. Macpherson sut y placer chaque débris de tradition , chaque fragment de poésies originales. On n'a donc pas besoin des témoignages respectables recueillis par les commissaires de la Société pour croire que Macpherson prit soin de rassembler tous les restes des traditions et poésies galliques qu'il put découvrir. On peut croire aussi qu'il réussit à découvrir des manuscrits d'une date assez ancienne, et qui contenoient des romances dont il tira autant d'épopées. On accordera même qu'il avoit rassemblé et mis à profit des originaux qui n'existent plus.

» Macpherson a civilisé ses héros ; il a inventé son système mythologique , dont il n'existe aucune trace dans les originaux en langue gallique , si ce n'est dans les morceaux apocryphes qu'ont publiés Smith et Kennedy. Ces esprits qui reviennent sans cesse , ne se retrouvent pas dans une seule romance originale (et ils sont encore l'objet de la croyance , des frayeurs du peuple et des enfans de nos campagnes et même de nos villes !). Les commissaires de la Société écossaise n'ayant pu découvrir un seul poëme original qui ressemble à une traduction de Macpherson , ont publié à la suite de leur rapport un choix de passages qui

le précepte de la Bible , qui a fait croire généralement que les Celtes étoient des barbares , parce

offrent quelque ressemblance éloignée avec d'autres passages de son *Fingal* ; mais il n'y a rien de moins satisfaisant.

» Quant aux manuscrits , on n'en a point découvert d'un peu ancien qui fussent relatifs à Ossian. Il est clair que Macpherson en avoit recueilli quelques-uns ; mais il ne s'en est point trouvé parmi ses papiers ; et de toutes les personnes qui les ont vus pendant sa vie , aucun n'a été en état d'en rendre compte. Les recherches récentes des commissaires ont sauvé quelques manuscrits ; mais on n'a rien trouvé ni en manuscrit , ni dans la tradition , de ces poèmes de *Fingal* , de *Temora* et autres qui , selon Macpherson , étoient si connus des montagnards écossais. *Les seuls manuscrits qui existent et que l'on promet de publier , sont donc ceux qu'il composa lui-même , car il écrivoit le gallique avec autant et plus de facilité que l'anglais* ».

Je ne prétends point disculper en détail Macpherson de toutes ces imputations , parmi lesquelles sont plusieurs avec précieux. Pour reconnoître la vérité au milieu de tous ces débats , je ferai seulement remarquer , quant à la dernière imputation , qu'il est prouvé , d'après le rapport de la Société et le témoignage de M. Gallie et sa femme , que Macpherson *n'étoit pas très-habile dans le gallique* ; et je terminerai par ce dilemme et cette seule observation générale : ou Macpherson , comme l'en accusent ses adversaires , a composé lui-même les manuscrits gallics qu'il a légués à la Société , et sur lesquels il a fait ses traductions ; et alors les témoignages de M. et madame Gallie , qui assurent qu'il entendoit à peine le gallic , sont faux , ainsi que ceux de

qu'ils n'ont point laissé de monumens des arts, de l'écriture ou du dessin. Ignorant le sens des fables que le sens a conservées, le motif de l'érection des monumens religieux que le temps a respectés, nous avons cru faire preuve de plus de connoissance que le peuple, en méprisant ce qu'il croyoit, plutôt que de chercher à recueillir soigneusement toutes les traditions, tous les usages et tous les monumens, pour les expliquer ensuite. C'est ainsi que les Grecs et les Romains méprisoient dans les derniers temps, comme des contes de vieilles, *fabulas aniles*, propres tout au plus à amuser les enfans et le peuple, les fables allégoriques des dieux et des héros de leur ingénieuse mythologie, faute de les entendre. C'est à l'Académie Celtique, Messieurs, à venger nos ancêtres, et à se rappeler constamment que c'est à leur gloire qu'elle consacre tous ses travaux; que ce que nous méprisons aujourd'hui comme des contes populaires, comme des monumens grossiers, sont des vestiges précieux de

tous les Bardes et de tous les vieillards qui ont reconnu dans ces poèmes, qu'on donne comme de lui, des romances qu'ils savoient de père en fils, avant que Macpherson fût né; ou Macpherson, comme l'en accusent encore ses adversaires, a composé de mille fragmens ses poèmes, qui ne doivent être considérés que comme une mosaïque; et alors l'ouvrage sera plus étonnant, plus merveilleux encore que s'il l'avoit composé tout entier d'imagination.

la sagesse de leurs anciens législateurs, de ces temps si reculés, que l'histoire de ces peuples que nous sommés, dès notre enfance, accoutumés à admirer et à imiter, préférablement à ceux dont nous descendons, ne peut pas plus atteindre que celle de ces derniers. Mais je m'aperçois, Messieurs, qu'en voulant retracer ce qui a été fait avant nous par les autres peuples et savans de l'Europe, pour éclaircir leurs origines et leurs antiquités, je me suis trop écarté de mon sujet principal, celui de vous exposer froidement ce que nous avons à faire pour suivre des exemples aussi illustres et aussi récents, de vous développer le plan de nos travaux et de nos recherches. Je me hâte donc d'arriver à cette partie de mon discours.

Le double but que se propose l'Académie est aussi important, aussi utile que bien déterminé; c'est la *recherche de la langue et des antiquités celtiques*, comme l'exprime la devise que je vous propose : *Sermonem patrium moresque requiret*, devise que j'ai tracée et imitée de ce vers de Virgile :

Sermonem ausonii patrium moresque tenebunt.

Æn. XII, v. 834.

Ainsi notre but doit être, 1°. de retrouver la langue celtique dans les auteurs et les monumens anciens; dans les deux dialectes de cette langue qui existent encore, le breton et le gallois, et même dans tous

les dialectes populaires , les patois et jargons de l'empire français , ainsi que les origines des langues et des noms de lieux , de monumens et d'usages qui en dérivent , de donner des dictionnaires et des grammaires de tous ces dialectes , qu'il faut se hâter d'inventorier avant leur destruction totale ; 2°. de recueillir , d'écrire , comparer et expliquer toutes les antiquités , tous les monumens , tous les usages , toutes les traditions ; en un mot , de faire la statistique antique des Gaules , et d'expliquer les temps anciens par les temps modernes.

Le motif de l'Académie est aussi louable , aussi honorable , que propre à faire taire l'envie qui s'attache à tous ceux qui veulent le bien et cherchent la vérité ; c'est de consacrer ses travaux à la gloire de sa patrie , *Gloriæ majorum*. Ses moyens ; c'est d'interroger les vivans et les morts , les choses , les mots , les lieux et les personnes sur l'état ancien des Gaules ; de recueillir tous les renseignemens sur les localités par ses correspondances ; de faire voyager tous les ans , dans l'empire français , quelques-uns de ses membres ; à l'exemple de l'Académie des Sciences de Pétersbourg , et de plusieurs autres Sociétés célèbres , nationales et étrangères ; enfin de publier les résultats de ses recherches tous les mois , par livraisons , sous le titre de *Mémoires de l'Académie Celtique*. Tel est le vaste plan de nos travaux.